

Estelle Tharreau

Extrait de

*La Peine du
bourreau*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2020, Tournada Éditions

AVANT-PROPOS

Bien que ce roman soit une fiction, je n'ai pris que peu de libertés quant aux lieux et aux procédures décrites. Les prisons de Polunsky et de Walls existent. Le système carcéral fonctionne de cette manière au Texas.

En revanche, ne cherchez pas à retrouver les multiples criminels qui habitent ce livre. Aucun d'eux n'a existé, mais leurs vies, leurs passés, leurs crimes, leurs procès et leurs exécutions sont inspirés de centaines d'histoires que, parfois, j'ai choisi d'édulcorer quand la réalité dépassait trop violemment la fiction...

PROLOGUE

Dans un claquement sec, la porte de la fourgonnette aux vitres fumées et grillagées se referma sous les lumières nébuleuses et orangées de la prison Allan B. Polunsky Unit.

Vêtu de sa combinaison blanche, les mains et les pieds entravés par des menottes reliées à la ceinture par des chaînes, le condamné 0451 quittait la prison de haute sécurité. Un établissement carcéral aux allures de base militaire perdue au milieu de nulle part. D'austères bâtiments blancs en béton armé, entourés de murs de barbelés tranchants entrecoupés de miradors se dressant vers le ciel.

Lorsque le véhicule franchit le portail de la forteresse carcérale, il n'eut pas un regard en arrière. Il regardait devant, droit devant lui. Il dévisageait le monde extérieur dont il avait oublié les odeurs, les couleurs et les bruits. Il voulait les imprimer dans son esprit avant de rejoindre sa destination finale, une autre prison, Huntsville Unit, plus connue sous le nom de « Walls ».

Pour elle, pas de no man's land, de superposition de fils aux lames acérées, de miradors ou de béton. Elle ressemblait à une ancienne fabrique industrielle en briques rouges : un rectangle planté en pleine ville, ceint de hautes murailles coiffées de barbelés et de chemins de ronde desquels dépassaient des postes d'observation.

Cela faisait des années que les transferts d'une prison à l'autre ne s'opéraient plus de nuit. D'habitude, le véhicule quittait Polunsky à 12 heures pour effectuer les quarante-cinq minutes de trajet à travers les forêts.

Mais aujourd'hui, en ce début du mois de décembre, elle quittait Polunsky à 18 heures, lorsque le soleil abandonnait face à la nuit froide. Le juge avait décidé que le numéro d'écrou 0451 ne verrait pas le jour et l'agitation de la vie. Le directeur de Polunsky avait accepté le surcoût des heures de nuit des gardiens. Trop de passions contraires s'étaient déchaînées, se déchaînaient et se déchaîneraient encore autour de cet homme et de ses crimes.

Personne n'avait osé lésiner sur les moyens de conduire le condamné 0451 du couloir de la mort de Polunsky à la chambre d'exécution de Walls.

PREMIÈRE PARTIE

H-4

1

19 heures

« Vous êtes sur Fox 22 en direct de la prison de Walls à Huntsville où le Texas s'apprête à exécuter son 14^e condamné à mort cette année. Selon nos informations, la fourgonnette viendrait tout juste d'arriver alors que la nuit tombe sur le comté de Walker. Nick, une exécution en pleine nuit ? Une ancienne méthode qui refait surface ?

– Non, Ellen, absolument pas. Je dirais plutôt à criminel exceptionnel, mesure exceptionnelle.

– Pourtant cette prison a vu passer des hommes et des femmes qui avaient commis les pires atrocités. Comparativement à certains, celui qui se fait appeler Ed 0451 n'a commis que cinq meurtres, si j'ose dire.

– C'est vrai, mais cinq meurtres prémédités et de sang-froid, sans oublier le profil particulier des victimes ! C'est d'ailleurs ce qui a déchaîné les passions et relance le débat sur la peine capitale.

– Comment un Texan convaincu, un représentant du comté de Walker peut se retrouver de l'autre côté des barreaux depuis 10 ans ?

– Eh bien, Ellen, je dirais que c'est tout l'objet du débat qui oppose les pro et anti-peine de mort qui se sont massivement rassemblés devant Walls, ce soir.

– Oui, mais les avis ne sont pas tranchés dans chaque camp. Comme si Ed ne faisait l’unanimité nulle part. Alors, Ed, fou sanguinaire, lanceur d’alerte ou justicier ?

– Ce n’est pas si simple. Si certains voient en lui un lanceur d’alerte sur les dysfonctionnements de la justice, les meurtres de la militante Adeline Mollier-Bohan et des époux Frazzier sont une sacrée épine dans le pied des anti-peine de mort. De l’autre côté, les meurtres du juge Ellis et de l’avocat Rick Cooper mettent un sérieux coup de canif dans l’image de justicier défendue par les pro-peine capitale.

– Son mutisme lors de son procès et de son incarcération n’a pas arrangé les choses.

– C’est certain.

– Ne serait-on pas face à un malade mental plutôt qu’à un criminel en pleine possession de ses facultés ?

– La réponse à cette question changerait tout, car comme vous le savez, Ellen, un condamné reconnu malade mental ne tombe plus sous le coup de la peine capitale depuis 2002.

– Alors, Nick, à cinq heures de l’injection létale, quelles options reste-t-il à Ed 0451 pour échapper à la mort ?

– Une seule : le gouverneur Thompson.

– Car, rappelons-le, le comité des grâces du Texas a rendu un avis favorable.

– Un cadeau empoisonné pour le gouverneur ! Tout repose sur lui désormais.

– Mais cet avis n’est-il pas le reflet du débat que nous venons d’évoquer ?

– Absolument, Ellen ! Si cet avis avait été défavorable, la tâche du gouverneur aurait été facilitée. Il aurait juste eu à dire : “Voyez ! Des juges ont estimé

que ce cas est clair et ne nécessite pas que j'intervienne." Mais cet avis favorable revient à dire : "Hé, Gouverneur ! Invoquez la folie ou tuez-le ! On s'en lave les mains !"

– Alors que peut faire le gouverneur ?

– Trois options s'offrent à lui : accorder un sursis pour rendre possible un réexamen du dossier, commuer la condamnation à mort en peine à perpétuité ou maintenir l'exécution.

– Pour l'instant, le bureau du gouverneur reste muet.

– Tout comme Ed depuis ses crimes.

– Nick, à votre avis : quelle question doit se poser le gouverneur, en ce moment même ?

– À sa place, je me demanderais s'il existe une différence fondamentale entre un assassin légal et un assassin illégal.

– Oui, mais, même si elle est imparfaite, la justice ne se rend jamais sans procès.

– Je pense que lorsqu'il aura répondu à cette question, il saura quoi faire.

– Merci, Nick. Restez avec nous ! Une page de pub et nous nous retrouvons pour suivre cette nuit qui promet d'être riche en émotions. Vous êtes sur Fox 22, en direct de Huntsville. »

19 h 15

Le jour presque éteint dispensait un ciel gris acier devant lequel défilèrent paisiblement des lambeaux de nuages laiteux.

Un gardien disposa un marchepied afin de faciliter la sortie du véhicule au condamné. Il se courba tel un serviteur. Pourtant ce ne furent pas les souliers d'un souverain qui se posèrent sur la marche, mais les chaussures de toile sans lacets du condamné aux chevilles entravées. Tel un boiteux, Ed toucha le sol. Il leva les yeux vers ce ciel qu'il n'avait pas vu dans toute son immensité depuis si longtemps.

Durant dix ans, il le traquait à travers une fente de trois centimètres de haut sur un mètre de long. Un trait de lumière dérisoire perché à plus de deux mètres, en haut d'un des murs de sa cellule de 6m². Malgré les dix degrés extérieurs, il ne frissonna pas et profita de cette douce clarté dans ses yeux usés par l'omniprésente lumière artificielle de la prison de Polunsky.

Il inspira profondément l'air de la ville qui se mêlait à celui des prairies alentour. Des effluves humains que troublaient ceux des plantes et des animaux. Un parfum de vie pour celui qui n'avait senti que les émanations du couloir de la mort durant dix années.

Le bâtiment numéro 12 du pénitencier n'accordait aucune place à ces odeurs. Les couloirs sentaient l'air conditionné. Un air artificiel. Quant aux cellules, dépourvues de ce luxe, glaciales l'hiver et brûlantes l'été, elles ne s'emplissaient que des miasmes corporels de leurs occupants qui y résidaient vingt-deux heures par jour, parfois plus.

L'odeur d'un homme seul face à lui-même et à ses crimes. Une odeur de cadavre vivant qui a amorcé sa lente décomposition psychologique et physique. Des sueurs froides, des sueurs aigres se mêlant aux relents des toilettes et des restes de repas.

Le vieux gardien ralentit le pas afin de freiner l'escorte qui convoyait Ed vers sa dernière cellule. Il n'en était pas à sa première exécution. Il avait accompagné tant d'hommes vers leur fin. Il avait passé tellement de temps dans le couloir de la mort qu'il savait ce que ces quelques instants représentaient. Il n'avait pas ralenti le pas pour tous les condamnés. Non. Pour certains seulement. C'était sa façon de leur montrer un peu de compassion même s'il accomplirait implacablement son devoir dans quelques heures. « Le vieux cow-boy », comme l'avait surnommé Ed, savait qu'à ce moment précis, les condamnés voyaient et respiraient la véritable vie, une dernière fois.

Sous ses pas, Ed ne ressentait plus le béton lisse et dur, mais les gravillons se dérochant puis le moelleux d'une bande de gazon. Il appuya un peu plus fortement son pied tout en levant les yeux vers le ciel. Ces courts instants valaient toutes les heures passées dans les cages de promenade de la prison. La douceur du sol avait remplacé la dureté de la dalle. L'image du ciel n'était plus brouillée par les grilles noires qui l'entouraient sur toutes les faces de ce cube juxtaposé

à d'autres cubes. L'air n'était pas corrompu par les odeurs de béton et d'acier.

La porte se rapprochait. Les regards du condamné et du vieux gardien se croisèrent. Ce dernier cilla légèrement comme pour l'inviter à respirer une dernière bouffée de vie. Les yeux grands ouverts vers le ciel, Ed gonfla ses poumons et conserva l'air. Il ne l'expira qu'en passant la porte ouverte par un gardien à l'intérieur.

Puis il se laissa guider. On lui badigeonna les doigts avec de l'encre noire. On prit ses empreintes. Mécaniquement, il déclina son nom et son numéro d'écrou : numéro 0451. Le nouveau nom de famille qu'il avait adopté au début de son incarcération. En réalité, depuis que son frère l'avait déchu de son droit de porter son véritable patronyme dans la seule et unique lettre qu'il lui avait adressée.

Un courrier où il expliquait toute sa haine envers celui qui avait sali le nom de leur père, qui avait déshonoré sa famille, sa patrie et Dieu. Il lui avait promis qu'il attendrait la mort dans la solitude, sans l'espoir d'obtenir le moindre pardon ou réconfort, car pour son frère, il n'était plus digne de porter aucun nom. Il était rayé de son existence. Il n'était plus un Homme.

Ed venait d'arriver dans le couloir de la mort. Il avait déchiré la lettre. Il l'avait jetée dans les toilettes. Il avait tiré la chasse sur sa vie d'avant. Désormais, il ne serait qu'Ed 0451 puisqu'il n'existait plus que de cette manière pour les siens et le reste du monde.

Le seul que cela n'avait pas fait sourire était ce vieux gardien au visage meurtri par tout ce qu'il avait vu et entendu dans ce lieu de mort. Un Texan comme Ed l'avait été. Un homme dur qui avait fini par perdre

ses illusions à force d'être spectateur de tant d'horreurs. Ce soir, il avait voulu accompagner un homme qui, comme lui, n'avait certainement pas imaginé que sa vie tournerait ainsi.

19 h 17

Bien avant d'être conduit dans le couloir de la mort, Ed n'aurait jamais imaginé que sa vie serait devenue ce qu'elle avait été. Celle d'un petit fonctionnaire du comté de Walker qui croyait naïvement œuvrer pour la protection de son pays. Un pion dans un système bien plus vaste qui, derrière les incantations incessantes à de nobles valeurs, dissimulait un fonctionnement pervers engendrant tout ce contre quoi Ed croyait lutter.

Dans l'isolement infini de sa cellule, Ed s'était souvent imaginé une autre vie s'il était né plus tôt ou si l'histoire des États-Unis avait été différente. Durant ces longues heures de solitude où tout devient possible dans l'enfer de son propre esprit, il s'était dit que le point de bascule avait été son mariage. Tout aurait changé si l'événement n'avait pas eu lieu, si les invités avaient été différents ou s'il ne s'était pas déroulé en 1976.

Sans cesse, sa propre histoire avait croisé celle de son pays. Certaines dates avaient été la confluence de grandes décisions dans chacune d'elles et avaient laissé des traces qui se prolongeaient jusqu'à aujourd'hui.

En 1976, Shelby n'était pas le fantôme qu'elle deviendrait plus tard. Elle avait les cheveux et les yeux clairs ainsi que la stature saine et athlétique des filles de fermiers de la région. Ils avaient fréquenté la même église tous les dimanches depuis leur enfance. Leurs pères se connaissaient, s'entraidaient et s'estimaient. Leur mariage fut un aboutissement logique qui n'entamait en rien l'affection sincère qu'ils se portaient.

Ed et Shelby venaient de se dire « oui » pour la vie sous le soleil texan. Pas le Texas aride des vastes plaines et des puits de pétrole. Non. Le Texas d'Ed était celui des grandes forêts et des lacs, celui qui se frottait tout contre la Louisiane et appartenait aux États fiers d'incarner le vieux Sud. Un endroit où chacun avait sa place et devait la tenir, Blancs comme Noirs, où chacun était élevé pour servir sa famille et sa patrie dans les commandements du Seigneur, où la mort était un acte nécessaire pour survivre et pour suivre cette ligne morale.

Sur des notes de Country s'ouvrit la fête et les premières minutes d'une vie pleine de promesses. À dix-huit ans, Ed devenait un homme, le chef d'un tout nouveau foyer qu'il allait devoir nourrir et agrandir en dehors de la ferme paternelle devenue trop petite et insuffisante à faire vivre sa femme et ses futurs enfants. De toute façon, il n'y avait pas sa place. Son frère aîné vivait déjà sous ce toit avec les siens et deviendrait tôt ou tard le nouveau patriarche à la mort de leur père.

Mais il y avait plus que cette place ingrate de cadet dans la hiérarchie familiale qui le poussait à s'envoler plus loin. Ed était le seul à ne pas avoir inscrit son nom dans la grande histoire des États-Unis. Son père avait contribué à libérer la France en 1945 et en avait

ramené des marques d'éclats d'obus sur tout le côté droit du corps et du visage. Du Vietnam, son frère aîné avait ramené une insuffisance pulmonaire, des cauchemars et le cadavre de leur deuxième frère.

Ed avait eu le déshonneur de ne pas être né pour la Seconde Guerre mondiale et d'être trop jeune pour le Vietnam. La conscription ayant pris fin en 1973, il n'avait jamais porté d'autres armes que des fusils de chasse. Pour son père, il faisait partie de la génération qui incarnait la décadence.

1964 avait marqué le début des heures tristes dans la ferme familiale. Ed avait six ans. Il n'avait pas entendu son père s'inquiéter du bétail ou des fourrages, mais il le voyait se rembrunir, contenir sa colère, laisser la haine le ronger à petit feu. Cette fameuse année, les Noirs avaient obtenu la fin de la ségrégation dans les lieux publics avec l'adoption du Civil Rights Act et la Cour suprême imposait un moratoire sur la peine de mort.

C'en était trop pour le père d'Ed qui ne pouvait tolérer des « nègres » mangeant, buvant, se divertissant aux cotés de Blancs. Il prévoyait des hordes noires déferlant sur l'héritage économique et culturel des Blancs. Il entrevoyait une Amérique où le Blanc n'existerait plus, une race américaine abâtardie, une société décadente à l'image de tous ces hippies drogués et fornicateurs, une société percluse de criminels impunis. Chaque homme du vieux Sud, chaque chef de famille avait le devoir de faire rempart à cette chute dans l'abîme. Plus qu'un devoir, il s'agissait d'un acte de survie. Ed savait comment et avec qui son père avait engagé ce combat.

Lorsque le moratoire sur la peine de mort prit fin en 1976, les hommes tels que lui reprirent espoir, plus

déterminés que jamais à mettre fin à cette horrible parenthèse. Il fallait redoubler d'efforts. La victoire était encore possible. Cet avis était partagé par un oncle de Shelby, membre du bureau du shérif de Huntsville.

Après avoir fait danser sa jeune épouse, les pères des mariés et l'oncle attirèrent Ed près d'une table de laquelle partirent les dames et les enfants sans qu'ils aient eu besoin de le leur demander. Ils lui offrirent un cigare puis l'oncle Randall posa ses grosses mains sur les épaules d'Ed.

« Alors, mon garçon ? Te voilà un homme maintenant. Que comptes-tu faire ? »

– On cherche du monde dans le Kentucky. Pour les sidérurgies. »

Randall planta son regard dur dans celui incertain d'Ed tandis que son père et son beau-père restaient impassibles, debout à côté d'eux.

« Le Kentucky ? Qu'est-ce qu'un fils de Texan va aller foutre dans le Kentucky ? »

– Il y a du boulot là-bas. Shelby et moi, on va devoir s'installer. On ne veut pas être un poids à la ferme.

– Et tu as raison, mon garçon ! Un homme, ça doit assumer seul la survie de sa famille. Mais pas dans le Kentucky. Ta place est ici, avec les tiens.

– Oui, mais y a pas beaucoup de boulot dans les fermes, en ce moment.

– Qui te parle de ça ? Tu sais où je travaille ? »

Ed acquiesça.

« Je vis dans le meilleur endroit pour travailler avec un shérif. Et tu sais pourquoi ? »

Ed fit non de la tête.

« Parce qu'à Huntsville et aux alentours, des prisons, on n'en manque pas. La plupart des familles ont

au moins un membre qui porte un uniforme de gardien ou de policier. Tous ces saligauds ont sous les yeux ceux qui vont les arrêter, ceux qui vont les surveiller et leur future demeure. À Huntsville, la boucle est bouclée. Alors maintenant que ce foutu moratoire est oublié, on va avoir besoin de monde pour redresser la barre, alimenter les prisons et le couloir de la mort. Tu comprends ce que je veux dire, mon garçon ?

– Oui.

– Un Texan n’a rien à faire dans le Kentucky.

– Tu peux compter sur moi, oncle Randall. »

Le policier lui serra la main pendant que le père et le beau-père lui tapèrent sur l’épaule.

« Tu peux être fier de ton fils et toi, heureux d’avoir marié ta fille à un vrai homme du Sud. »

Il tendit un verre au jeune homme.

« Félicitations, Ed ! »

En 1976, Ed était trop faible et trop confiant en ceux qui avaient tout pouvoir, son père, les hommes du vieux Sud, sa patrie et Dieu pour ne pas être rattrapé par la réalité et hanté par le doute, quelques années plus tard.

19 h 20

Moins d'un an après son mariage, Ed avait réussi à se faire embaucher à Huntsville. Il avait entassé le peu d'affaires dont Shelby et lui disposaient sur la plateforme arrière de la Ford Ranchero 1967 qu'il avait rachetée à un cousin de sa femme. Sa première voiture, avec une allure de coupé à l'avant et de pick-up à l'arrière. La longue automobile couleur aubergine était le parfait reflet de la jeunesse d'Ed et de son pragmatisme de fils de fermiers texans.

Excité, le jeune couple filait sur la route qui les conduisait vers leur nouvelle maison. La leur, tout comme cette voiture. L'oncle Randall avait parlé aux bonnes personnes pour les aider à trouver un logement et un emploi. Ed commençait dans deux jours. Ils étaient jeunes, travailleurs et amoureux. Le monde leur appartenait.

Aux abords de Huntsville, ils aperçurent les champs parsemés de taches blanches. Des hommes en combinaison s'affairaient sous le soleil torride de l'été. La plupart de ces prisonniers étaient noirs. Pour Ed, la sueur étincelante sur leur peau sombre symbolisait les bienfaits du travail et l'action rédemptrice de l'effort,

si surhumain soit-il. Les champs et la ville grouillaient de combinaisons blanches et d'uniformes. L'oncle Randall n'avait pas menti. Cette ville était un haut lieu de défense contre le Mal.

Le jeune homme admirait le prestige de tous ces hommes portant fièrement leur habit de policier ou de gardien. Ils avaient la tête haute. On les saluait. Même le plus malingre ou le plus ventripotent d'entre eux inspiraient le respect. Ed sentit qu'ici, il allait pouvoir devenir et être un homme.

Ils passèrent devant le bureau du shérif puis le tribunal et la prison de Walls. Tout le panel de la lutte contre le crime et la décadence.

Ed posa sa main sur le genou de sa femme.

« On va être heureux ici. On ne pouvait pas rêver mieux pour fonder une famille. »

Sans répondre, Shelby tourna la tête et regarda la ville des uniformes par la fenêtre. Ed ne vit pas cette ombre sur le visage de sa femme. Il était trop confiant en son bonheur et en Huntsville.

Fin de l'extrait



Taurnada Éditions

www.taurnada.fr